Document generated on 06/05/2025 8:56 a.m.

Relations

Livres

Number 766, July–August 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/69591ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2013). Review of [Livres]. *Relations*, (766), 40–42.

Tous droits réservés © Relations, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA MÉMOIRE VOCIFÉRANTE

Collectif Fermaille
FERMAILLE : ANTHOLOGIE
Montréal, Moult éditions, 2013, 223 p.

Printemps 2013. Un an après le déluge rubescent dans les rues du Québec, un devoir de mémoire s'impose, nous dit-on. L'injonction à se rappeler ce passé un peu trop récent est toutefois en passe de devenir un plaidoyer pour que le printemps érable soit converti en un simple objet de consommation historique parmi tant d'autres, comme en témoignent ces publications perce-neige qui éclosent, marchandent le souvenir et fétichisent le moment.

Dans tout ce régurgit de bonne volonté commémorative et de « lutte féroce contre l'oubli », un ouvrage brille par son authenticité bien placée : l'anthologie de *Fermaille*, la revue d'un groupe d'artistes du même nom initiée autour du mouvement de grève étudiante et qui a disséminé son espérance en 14 numéros, entre février et mai 2012.

À l'imaginaire totalement rationnel de l'État qui a envahi nombre de sphères sociales et qui a atteint une forme de paroxysme avec le gouvernement libéral de Jean Charest, l'équipe de ce brûlot poétique a décidé, dès février 2012, de répondre par la bouche de son indignation, à grands coups de nouveaux lemmes, contre la hausse tous azimuts.

L'an dernier, chaque fois que j'avais pu trouver au hasard les « 3 à 5 feuilles 8 1/2 par 11 » de *Fermaille*, avec ses rimes, proses, citations et collages, je me réjouissais de voir se constituer une forme de « rêve général illimité » qui allait, paradoxalement, au-delà des mots. Des textes forts, qui marchent peut-être un peu trop à l'amour, mais qui crient si bien la liberté – que l'on pense à ceux de Renard Anarchiste, de A., de Catherine Lavarenne, débordante d'identités, d'Amélie Faubert, les yeux « tout écartillés » par l'éclaircie, de Christian Girard qui a trop « sniffé de poudre aux yeux », ou encore de Sarah Brunet-Dragon, brûlante comme des pieds à la fin d'une manif de soir...

Il y avait aussi ces lettres, adressées à la parenté, que les rédactrices et les rédacteurs de la revue ont écrites à notre place, parce que leurs doigts étaient moins noués que nos gorges. À relire cette « géographie de la réflexion vive », on peut tout de même dire que nous ne sommes plus au même endroit que les vers qui grouillent au cœur de ce rapaillage, aux côtés des illustrations et affiches de l'École de la montagne rouge, dont la reproduction en noir et blanc a quelque peu éteint la fougue.

Fermaille, c'était aussi cette page vierge où le « contour d'un paysage symbolique » a été tracé. Ce petit atlas géographique d'une identité demeure. Mais s'agit-il d'un simple passeport pour retourner dans le temps, à cet instant sublime où l'imaginaire dominant a semblé s'effondrer?

Il ne sera pas possible de rejouer le concerto du printemps érable. Ce qui est mort, fermé comme un bel ouvrage embossé qu'on a dévoré d'un bout à l'autre, est inhumé depuis. N'est-ce pas triste de se dire qu'on ne lira plus au présent cette poésie qui marche et rêve? Surtout que le discours dominant, lui, est loin d'être mort; et nous le faisons revivre en partie en fantasmant sur le passé.

Devant le cégep Maisonneuve, lors du dernier vote de grève des étudiants, m'est revenue l'image de ce graffiti aperçu sur le trottoir disant : « Pis sinon quoi? » La « vociférante » équipe de *Fermaille* avait proposé de nouvelles significations sociales, littéraires et identitaires dans ses pamphlets. *Fermaille*, je parle de toi au passé, la rage en cours.

MARIE-PIER FRAPPIER

LE SIONISME DÉCONSTRUIT

Shlomo Sand
COMMENT LA TERRE D'ISRAËL FUT INVENTÉE
Paris, Flammarion, 2012, 366 p.

Certains termes nous sont tellement familiers que nous les tenons pour acquis. Pourtant, souvent, ils ne sont guère innocents et nous conduisent à accepter des mythes que nous aurions autrement rejetés. Les intellectuels, en particulier les universitaires, sont obligés de questionner les mythes qui sous-tendent toute société. C'est ce que fait, depuis quelques années, l'historien israélien Shlomo Sand de l'Université de Tel-Aviv. Après avoir qualifié d'*invention* l'idée d'un « peuple juif », il applique dans ce nouveau livre le même raisonnement à la Terre d'Israël. Ce choix est logique : l'idéologie sioniste repose sur ces deux concepts en exigeant, dès ses débuts, le transfert d'« une terre sans peuple à un peuple sans terre ». Sand veut se défaire de cette idéologie coloniale qui, selon lui, continue à engendrer des injustices et des violences en prétendant que la Terre d'Israël appartient au peuple juif dispersé aux quatre coins du monde plutôt qu'à ses habitants.

L'auteur s'oppose fermement à l'usage politique de concepts religieux. Ayant affirmé que le peuple juif n'est qu'une fabrication à la fois nationaliste et antisémite qui transforme un groupe religieux en une nation, voire en une race, cet Israélien ouvertement athée démontre que l'allégeance au judaïsme constitue le seul dénominateur commun de groupes aussi visiblement disparates que les juifs allemands, les juifs yéménites ou les juifs iraniens. Le

livre souligne que « tout comme la synagogue [a] effectivement pris la place du temple, et la prière celle des sacrifices, de même la terre sacrée de la Loi orale [s'est] substituée à la terre réelle » (p. 158); ce faisant, l'auteur place le projet sioniste dans le contexte du nationalisme romantique et du colonialisme de peuplement européen de la fin du XIXe siècle. Tout un chapitre est consacré aux racines protestantes du sionisme qui expliquent, par ailleurs, tant le rejet immédiat de cette nouvelle idéologie par la majorité des juifs que la bienveillance inébranlable des élites britanniques et américaines à son égard, en particulier dans son incarnation étatique, qui viendra plus tard.

Shlomo Sand n'hésite pas à critiquer ses collègues historiens israéliens, dont la première génération a mis ses compétences au service de l'endoctrinement sioniste en faisant une lecture littérale de la Bible et, en même temps, en passant sous silence des faits récents, comme la coexistence de différents groupes ethniques et religieux au sein de la société palestinienne ou l'effacement de la carte de centaines de villages palestiniens. Il déplore également qu'« à l'instar de l'histoire, la géographie a eu partie liée avec une nouvelle théologie pédagogique dans laquelle la terre nationale a empiété sur l'hégémonie de la providence céleste : à l'époque moderne, il est plus facile d'ironiser sur Dieu que sur la terre des ancêtres » (p. 87-88).

J'ai lu ce livre sans difficulté, non seulement parce que j'en connais bien le contenu, ayant écrit un livre sur l'opposition juive au sionisme (*Au nom de la Torah*, Québec, PUL, 2004), mais aussi grâce au travail remarquable du traducteur Michel Bilis qui arrive à rendre le texte limpide et précis. Malgré quelques imperfections mineures, le nouveau livre de Shlomo Sand, polémiste tant érudit qu'acerbe, démystifie la mythologie sioniste. Ainsi, il expose l'irrationalité du discours politique israélien qui, en plus de miner le droit international, discrédite la tradition juive millénaire, en encourageant « la disparition du judaïsme historique et sa transformation en un nationalisme juif » (p. 147).

YAKOV RABKIN

L'EXPÉRIENCE DU SENS

Philippe Sers
LA RÉVOLUTION DES AVANT-GARDES. L'EXPÉRIENCE DE LA VÉRITÉ EN ART
Paris, Hazan, 2012, 223 p.

Ce bel ouvrage sur l'art contemporain nous introduit d'une manière remarquable dans l'univers des artistes qui lui ont ouvert la voie. Le bouleversement des formes et des cadres académiques dans lesquels les beaux-arts étaient encarcanés au début du XXe siècle n'était pas qu'un simple jeu esthétique de transgressions. L'auteur montre bien que les pionniers de l'art contemporain étaient porteurs d'une vision éthique, d'un sentiment de responsabilité à l'égard du monde et de leur époque, se trouvant confrontés autant à la montée du totalitarisme, à sa cruauté et à sa barbarie, qu'à l'emprise grandissante et abêtissante de la mentalité capitaliste.

Dans des domaines aussi divers que la peinture, la mise en scène, le cinéma et l'architecture, des créateurs comme Beuys, Duchamp, Eisenstein, Kandinsky, Kantor, Malévitch, Man Ray, Mondrian, Richter, Schwitters et Van Doesburg – pour ne nommer que ceux-là – ont fait de l'art « un mode de résistance aux injustices, un moyen de réflexion sur la société et un système d'invention du futur » (p. 9). C'est que l'art, pour eux, avant d'être représentation du beau, est une expérience intérieure vitale, dans laquelle la beauté et la justice sont indissociables. L'artiste a pour vocation d'en rendre témoignage. D'en indiquer le chemin.

Il y a dans cette conception de l'art une sorte de quête de vérité et de sens, d'une transcendance dans le monde, d'une altérité dans la présence, réfractaire à toute volonté de domination, à toute fuite dans les choses. Dans cette quête, les avant-gardes se laisseront guider par des arts délaissés, oubliés, dénigrés, comme l'art primitif, l'art oriental, l'art russe des icônes. Car elles enseignent à leur manière une chose qui leur semble primordiale : *ce qui est* n'est pas le but, mais le chemin. Un chemin de vie qui mène de l'audible à l'ineffable, au-delà du visible. Ainsi, la distorsion formelle de la réalité dans l'art abstrait et non figuratif, ou encore la transgression des règles de la perspective et le recours fréquent aux fragments et aux collages, contribuent à ébranler une manière de voir et d'être non seulement paresseuse, conditionnée par la routine, mais aussi trop souvent prisonnière d'une abstraction rationnelle qui discrédite tout rapport symbolique au réel, au senti, au vécu. L'objectivité peut devenir un mur qui nous empêche de voir l'horizon de la vie, les profondeurs de l'existence. L'art est une brèche qui élargit notre vision. L'artiste est le passeur d'une rive à l'autre du réel.

Ainsi, en tant qu'« expérience de la rencontre du sens » (p. 60), l'œuvre interpelle directement celui ou celle qui la regarde. Il ne peut rester devant elle en simple spectateur sans passer à côté de l'essentiel. Il est convié à entrer dans cette même expérience boule-

versante que l'œuvre tente de traduire. L'art devient dès lors un compagnon d'humanité, qui nous apprend à vivre. Art de vivre.

L'ouvrage de Philippe Sers, magnifiquement illustré par des œuvres qui ont accompagné les grands moments de la révolution artistique de l'avant-garde, fait fonction pédagogique, en portant notre attention sur les dimensions éthiques, spirituelles et contestatrices présentes dès son origine, nous permettant ainsi de mieux comprendre et apprécier les œuvres contemporaines. Mais ce faisant, il fait aussi fonction de critique d'art. Et à ce titre, il interpelle le milieu artistique, toujours menacé par le conformisme et le carriérisme qui transforment l'art en un ciment esthétique de l'ordre établi.

JEAN-CLAUDE RAVET

UNE HISTOIRE SOCIALE DES FEMMES

Denyse Baillargeon
BRÈVE HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC
Montréal, Boréal, 2012, 278 p.

En publiant, en 1982, *L'histoire des femmes au Québec*, le premier ouvrage consacré à ce sujet (réédité en 1992), les membres du Collectif Clio ont montré que la connaissance de l'univers des femmes est essentielle pour mieux comprendre les changements de société. Quoi de neuf dans cette *Brève histoire des femmes au Québec*? Denyse Baillargeon y affirme: «Il y a eu pas mal de nouvelles recherches dans les dernières décennies... et les perspectives sur l'histoire des femmes ont changé.» Ce livre est indispensable pour appréhender cette histoire sous toutes ses facettes et dans toute sa complexité.

Cette synthèse s'appuie sur des concepts et des idées-forces développés par les historiennes féministes, notamment l'articulation privé-public, supposant que le rôle, le statut et la place des femmes ne peuvent se comprendre isolément de l'ensemble de l'organisation sociale, et la perspective historique «genrée», c'est-à-dire concevant les identités sexuées comme des constructions sociales qui varient dans le temps. Une attention particulière est, de plus, accordée aux autres marqueurs identitaires comme la classe, l'ethnicité et la race qui, en interaction avec le genre et diverses forces économiques, sociales, politiques et idéologiques, ont façonné l'expérience historique des femmes. Une expérience marquée par le capitalisme marchand et modelée, aussi, par le patriarcat, qui a restreint les droits des femmes et leurs activités.

L'auteure insiste par ailleurs sur deux particularités de l'histoire québécoise: la forte présence de l'Église catholique, dès l'époque coloniale, et la question nationale, dès le XIXe siècle, qui ont toutes deux contribué à façonner les institutions et à structurer les rapports sociaux, notamment de genre. L'analyse des rapports complexes entre la vie privée, la vie domestique et la famille occupe ainsi une place centrale. Par exemple, pour comprendre pourquoi les Patriotes, en 1837-1838, excluaient les femmes de la citoyenneté politique – tout en réclamant d'elles le soutien à leur cause –, l'auteure examine non seulement leurs conceptions de la féminité, mais aussi de l'espace public. Cela en tenant compte du fait que jusqu'au début du XIXe siècle, les femmes ont occupé une place importante dans la vie sociopolitique, puisqu'elles étaient au cœur du réseau de production et de reproduction. Les décisions politiques étaient prises au sein des réseaux familiaux; c'étaient les femmes qui cherchaient à placer maris et fils dans la sphère politique, en structurant les rapports sociaux de la maison en conséquence.

Mais l'industrialisation vient bousculer cet ordre des choses. Le lien entre le travail et la vie familiale est rompu, car les hommes partent travailler à l'extérieur. L'idéologie des prêtres et des élites confine les femmes à leur rôle de mère seulement, rôle dont les femmes s'empareront pour négocier leur participation dans l'espace public, notamment auprès des plus vulnérables, que ce soit dans les hôpitaux, le système d'éducation ou dans les centres sociaux de toutes sortes. Cela se fera aussi beaucoup à travers les communautés religieuses, malgré le bon nombre de laïques qu'on y retrouve également.

C'est donc en adoptant une perspective qui révèle l'envers du décor, en quelque sorte, que l'auteure aborde les grands thèmes qui jalonnent l'histoire des femmes au Québec: les questions démographiques, l'éducation, le travail salarié et domestique, la religion, le droit et les rapports entre les femmes et l'État et, enfin, l'action sociale et politique des femmes, y compris le féminisme. Les huit chapitres du livre découpent par ailleurs les moments charnière qui ont fait prendre une nouvelle direction à la vie d'une majorité de femmes, de l'époque de la Nouvelle-France à la société néolibérale contemporaine en passant par l'industrialisation, au XIXe siècle, puis par la révolution féministe des années 1970 et 1980, entre autres.

Cette synthèse claire et précise éclaire les enjeux et le parcours de l'histoire des femmes au Québec, sous un angle contrasté, et représente un tour de force intellectuel remarquable.

CÉLINE DUBÉ